

# Spinoza et le totalitarisme fiction et réalité

Autor(en): **Rougemont, Jean-Daniel**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue de Théologie et de Philosophie**

Band (Jahr): **45 (1995)**

Heft 2

PDF erstellt am: **19.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-381533>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

## SPINOZA ET LE TOTALITARISME FICTION ET RÉALITÉ

JEAN-DANIEL ROUGEMONT

### Résumé

*Spinoza propose une hypothèse et nie qu'elle puisse devenir réalité : l'hypothèse du totalitarisme. Nous rappelons ce qu'est le totalitarisme, comme projet et comme réalité (§ 1), et nous expliquons ce qu'en dit Spinoza (§ 2). Nous indiquons ensuite les limites qu'il fixe à un pouvoir politique quel qu'il soit : l'intégrité de la nature humaine et la liberté de la pensée (§ 3,4). Nous montrons que les violations de ces limites, qu'il juge impensables, sont précisément celles que les nazis et les communistes ont testées et appliquées (§ 5,6). Enfin nous mentionnons la question essentielle du rôle de la violence et de son «extinction» dans l'Etat totalitaire, en d'autres termes la question du «dépérissement de l'Etat» (§ 7).*

Notre titre est un anachronisme. On sait en effet que la notion de «totalitarisme» n'a été élaborée qu'après la seconde guerre mondiale, par des auteurs comme Hannah Arendt, Carl J. Friedrich et Zbigniew K. Brzezinski, et qu'elle désigne un nouveau type de régime, né au XX<sup>e</sup> siècle et par conséquent étranger à l'univers mental d'un penseur politique du XVII<sup>e</sup>.

Tout cela est exact. Cependant, dans le but de déterminer les conditions que doit satisfaire une société soucieuse de «persévérer dans l'être», Spinoza forge à plusieurs reprises la fiction d'un Etat qui ferait fi de ces conditions et qui, en particulier, contreviendrait aux tendances profondes de la nature humaine. Mais, l'ayant forgée, il se hâte d'ajouter : «Je ne crois pas que l'accomplissement d'un abus aussi extrême ait jamais pu être projeté par qui que ce soit (*quod nemini in mentem venire posse credo*).»<sup>1</sup> On trouve ainsi chez Spinoza, formulée à titre d'hypothèse, une série de remarques qui, regroupées et mises en ordre, constituent, au grand étonnement du lecteur d'aujourd'hui, une description presque complète de ce qu'on appelle «totalita-

<sup>1</sup> SPINOZA, *Traité des autorités théologique et politique*, trad. R. Misrahi (TTP dans la suite), Pléiade, 1954, p. 843 (Pl. dans la suite); éd. latine J. van Vloten et J. P. N. Land, 2 vol., 1882, (VI dans la suite), vol. I, p. 564.

risme». Pour obtenir cette description, nul besoin de modifier de fond en comble le texte des *Traité*s. Il suffit par exemple de remplacer une affirmation par une négation, ou même, sans rien changer, de rapprocher des séquences éparses. C'est ce que nous faisons dans nos trois *manipulations*. Ce terme veut dire que nous formulons en clair ce à quoi Spinoza ne fait allusion que sur le mode de la dénégation ou de l'hypothèse à peine concevable.

### 1. *Définition du totalitarisme*

Conformément à l'étymologie, nous entendons par «totalitarisme» une entreprise politique dont le but est la domination totale, c'est-à-dire la domination de l'homme à tous ses étages, du ventre à la tête en passant par le cœur, domination parachevée par celle de tous les hommes. C'est en cela que l'entreprise des Lénine, Staline, Hitler, Mao, Hodja, Pol Pot et Kim Il Sung diffère de ce qu'on appelle «despotisme», «tyrannie» ou «absolutisme»: ni César Auguste, ni Louis XIV, ni Soliman le Magnifique, ni Nicolas II, ni Franco ne se sont donné pour tâche de dominer les sens, les sentiments, la volonté et la pensée de leurs contemporains.

– Dans *Que faire?*, avec l'humour noir caractéristique des productions «littéraires» totalitaires, Lénine écrit: «l'ouvrier va spontanément au socialisme, certes, *si* toutefois cette théorie [le communisme marxiste, J.-D. R.] ne capitule pas elle-même devant la spontanéité, *si* toutefois elle se soumet cette spontanéité...»<sup>2</sup>

– En 1920, Hitler inspire le *Programme du parti des ouvriers allemands*. Le 25<sup>e</sup> et dernier article stipule: «... nous créerons une centralisation sans précédent, qui réunira tous les pouvoirs dans les mains du gouvernement. Nous créerons une constitution hiérarchique qui gouvernera mécaniquement tous les mouvements des individus.» Le 9 juillet 1933, le *Führer* précise: «Nous devons 'travailler' les gens aussi longtemps qu'il le faudra, jusqu'à ce qu'ils se soumettent à nous. [...] Nous devons développer des organisations dans lesquelles la vie entière d'un individu puisse prendre place. Alors chaque activité et chaque besoin de chaque individu seront réglés par la collectivité, représentée par le parti. Il n'y a plus de volonté arbitraire, il n'y a plus de domaines libres dans lesquels l'individu dispose de lui-même.»<sup>3</sup>

– Début novembre 1967, les marins chinois font le serment suivant: «suivre pas à pas [...], appliquer phrase à phrase et mot à mot chaque instruction

<sup>2</sup> LÉNINE, *Œuvres*, Moscou, éd. du Progrès, 1965, tome V, p. 393; italiques de Lénine.

<sup>3</sup> Cité in K. HEIDEN, *Der Führer*, London, H. Pordes, 1967, p. 79.

du président Mao, même si dans l'immédiat nous ne comprenons pas [...], de façon que la pensée du président Mao forme la substance de notre âme et commande chacun de nos gestes»<sup>4</sup>.

«Se soumettre la spontanéité» de ses victimes; «gouverner mécaniquement tous les mouvements des individus», «régler chaque activité et chaque besoin de chaque individu», faire qu'une pensée étrangère «forme la substance de son âme et commande chacun de ses gestes»: voilà le programme de la domination totale. On sait ce qui se produit quand le totalitarisme devient réalité:

1. L'abandon par l'individu de tout droit «naturel», indépendant du système, autrement dit de tout droit absolument parlant. En totalitarisme, l'homme n'est ni ce qu'il se fait, ni ce que la nature fait de lui, mais ce que le système se révèle capable de produire. On appelle cela la création d'un «homme nouveau».

2. Le délire prométhéen des dirigeants, leur aspiration à la toute-puissance, à la capacité de réaliser tout ce qu'ils projettent à partir d'une table préalablement rasée. Mao (comme plus récemment Pol Pot) présentait à l'état aigu les symptômes de ce délire. Pour le *Grand Timonier*, le peuple chinois avait à devenir «une page blanche [...] libre de toute charge, [qui] se prête à ce qu'on y inscrive les mots les plus neufs et les plus beaux»<sup>5</sup>. L'entreprise totalitaire se pare des oripeaux de la «poésie».

3. La destruction de tout espace d'autonomie individuelle ou, comme disait Lénine, la «soumission de la spontanéité».

4. La manipulation de l'homme à tous ses étages, du corps aux sentiments en passant par la volonté.

5. Le contrôle des sentiments: il faut que l'individu non seulement se soumette à l'état de société par crainte, espoir ou intérêt, mais qu'il aime ce à quoi il obéit, qu'il s'y identifie. C'est ce qui distingue le totalitarisme de la dictature classique: chacun devient pour soi-même son propre dictateur en même temps que celui des voisins, la *Willensmeinung* (*sic*) du *Führer* est dûment intériorisée par chacun, devient sa propre et intime *Willensmeinung*. Tous ces traits, à deux exceptions près, se trouvent chez Spinoza.

<sup>4</sup> Cité in S. LEYS, *Les habits neufs du président Mao*, Paris, Lebovici, 1989, p. 145.

<sup>5</sup> S. LEYS, *op. cit.*, p. 34.

## 2. *La fiction totalitaire chez Spinoza*

C'est au chapitre XVII du *Traité des autorités théologique et politique* que Spinoza développe, sur le mode de la dénégation, un thème à résonances totalitaires : celui du transfert par l'individu de son «droit naturel» à la «souveraine Puissance» : «Nul ne se trouve en mesure, ni dans la nécessité, de transférer la totalité de ses prérogatives naturelles à la souveraine Puissance (*neminem omnia in Summam Potestatem transferre posse, nec esse necesse*).»<sup>6</sup> Par opposition, on peut donc qualifier de totalitaire le transfert par l'individu de la totalité de ses droits naturels à la souveraine Puissance, à laquelle il se soumettrait corps, âme et esprit en signant le pacte fondateur de l'état de société. C'est alors que, selon Hitler, il n'y aurait «plus de domaines libres dans lesquels l'individu dispose de lui-même». Bien qu'irréaliste, cette hypothèse n'est pas impensable selon Spinoza. Il est clair en effet que dans un système politique «normal», fût-il despotique, «ce n'est pas le motif de son obéissance, mais l'obéissance seule, qui caractérise la situation du sujet»<sup>7</sup>. Le satrape le plus brutal exige qu'on marche droit. Il fait ce qu'il faut pour cela et se moque des pensées et arrière-pensées de ses victimes. Mais Spinoza se hasarde à imaginer un système politique «anormal», beaucoup plus performant parce que préoccupé non seulement de l'obéissance en tant que telle, mais encore et surtout du «motif» de cette obéissance. Système totalitaire, dans la mesure où il exploiterait à fond le fait que «l'individu le plus étroitement soumis au pouvoir d'un autre est celui qui se résout à exécuter les ordres de cet autre, *de l'élan le plus sincère* [je souligne, J.-D.R.]; l'Autorité politique la plus puissante», en effet, «est celle qui règne même sur les cœurs de ses sujets [...]. Aucune contradiction logique ne nous empêche [...] de concevoir des hommes, qui laissent orienter exclusivement leurs amours, leurs haines, leurs mépris et tous leurs sentiments par l'Autorité politique»<sup>8</sup>. L'entreprise totalitaire se trouve ainsi programmée, quoique incomplètement : pour que la domination soit totale, le *Führer*, *Big Brother* ou le *Petit Père des Peuples* doit en supplément de programme s'assurer non seulement le contrôle de l'affectivité de ses victimes, mais aussi le téléguidage de leurs sens et celui de leur pensée. Spinoza n'envisage même pas qu'on puisse contraindre quiconque à (ne pas) voir et à (ne pas) entendre ; en revanche, il nie explicitement qu'on puisse manipuler son jugement. On verra pourquoi. En résumé :

Manipulation 1 : *Dans un système totalitaire, chacun doit se trouver en mesure, et dans la nécessité de transférer la totalité de ses prérogatives naturelles à la souveraine Puissance. Pour que l'individu soit le plus étroit-*

<sup>6</sup> TTP, Pl., p. 842. VI, I, p. 564.

<sup>7</sup> TTP, Pl., p. 843.

<sup>8</sup> TTP, Pl., p. 844.

*tement soumis au pouvoir d'un autre, il faut qu'il se résolve à exécuter les ordres de cet autre de l'élan le plus sincère. Car l'Autorité politique toute puissante sera celle qui règne sur les cœurs de ses sujets, qui oriente exclusivement leurs amours, leurs haines, leurs mépris et tous leurs sentiments.*

### 3. Première limite au pouvoir totalitaire : la nature humaine

Spinoza ne peint pas en rose la «souveraine Puissance». Il lui accorde presque tout. Néanmoins, précise-t-il, «jamais le droit ainsi défini ne confèrera à ses détenteurs une puissance absolue sur tout ce qu'ils voudraient»; «jamais une souveraine Puissance n'aura le pouvoir d'exécuter rigoureusement tout ce qu'elle souhaiterait»<sup>9</sup>. Bien que logiquement concevable, la monstruosité totalitaire est par bonheur irréalisable. Elle se heurte en effet à deux obstacles jumeaux : la fameuse «nature humaine» d'une part, et d'autre part cet étage supérieur de l'homme selon la tradition rationaliste : la pensée. La nature humaine d'abord : Spinoza reproche aux philosophes de la politique d'avoir négligé de bâtir leurs théories sur une connaissance objective de cette nature. Ils ont bâti des châteaux en Espagne pour des hommes qui n'existent pas. Or, une société, qu'elle soit monarchique, aristocratique ou démocratique, se compose d'hommes réels, qui ne sont que ce qu'ils sont : leur nature reste la même, après la signature du pacte social comme avant. Ses ressorts profonds demeurent la crainte, l'espérance et l'intérêt : «D'où la conséquence : aucun acte, auquel jamais ni espoir de récompense ni menace de châtimeut ne saurait décider quelque individu que ce soit, ne saurait être ordonné par une législation nationale.»<sup>10</sup>

Comment les trois ressorts de la crainte, de l'espérance et de l'utilité fonctionnent-ils lors de la signature du pacte social ? L'homme n'étant pas «un empire dans un empire», mais une partie intégrante du *Deus sive Natura*, il partage avec tout ce qui existe une tendance fondamentale : l'instinct de conservation conjugué avec la volonté de puissance. C'est sur cette tendance universelle et indéracinable qu'il s'agit de fonder l'état de société. Elle détermine naturellement l'aspiration des hommes à sortir de l'état de nature. La Cité n'est donc pas une construction en l'air, mais un prolongement de la nature elle-même.

Spinoza suit ici Hobbes : par l'insécurité permanente à quoi il condamne tous les hommes, par la crainte universelle qui les paralyse, constamment menacés qu'ils sont de se voir ravir par plus fort qu'eux ce qu'ils viennent d'acquérir, et même de perdre la vie dans l'aventure, par l'absurdité d'une

<sup>9</sup> TTP, Pl., p. 844 et 842.

<sup>10</sup> SPINOZA, *Traité de l'autorité politique*, trad. M. Francès (TP dans la suite), Pléiade, 1954, p. 938.



«force» qui n'est en réalité que faiblesse, et d'un «droit» qui n'en est pas un, puisqu'il se mesure à la seule puissance, l'état de nature est l'état le moins favorable qui soit à la satisfaction du *conatus: in suo esse perseverare*.

L'effort pour persévérer dans l'être, la crainte perpétuelle de succomber, l'espoir de sortir pour de bon de l'état de belligérance généralisée, l'utilité et le bien propre de chacun, l'égoïsme en un mot, commande aux hommes de s'unir, et, par l'adhésion à un pacte de citoyenneté, de transférer à une «souveraine Puissance» la quantité de leur droit naturel qui se révèle incompatible avec la paix, la sécurité et la liberté.

C'est de ces considérations hobbesiennes que Spinoza tire sa première conséquence antitotalitaire: compte tenu du but même de son institution, la souveraine Puissance ne saurait se donner pour tâche ni de modifier la nature humaine, ni de la détruire, ni de faire des hommes des moutons ou des robots. En vertu de son acte de naissance, l'Etat veille à la conservation et à l'épanouissement des citoyens selon leur nature. «Aucun individu, en effet, ne pourra jamais transférer sa puissance – ni son droit, par conséquent – au point de cesser d'être un homme (*ut homo esse desinat*).»<sup>11</sup>

Et si ce n'était là qu'un préjugé bourgeois? se sont demandé les aspirants totalitaires. Et s'il était possible de modifier la nature humaine? L'homme n'est peut-être, en fin de compte, que ce que nous en ferons?

#### 4. Deuxième limite au pouvoir totalitaire: la liberté de l'esprit

L'Etat ne saurait se donner pour tâche d'attenter à la nature de l'homme. Mais il serait tout aussi absurde qu'il s'attaque à sa pensée. «L'esprit [...] dans la mesure où il est raisonnable, n'est pas sous la dépendance de la souveraine Puissance, mais indépendant.»<sup>12</sup> C'est que l'individu qui souscrit au pacte social le fait pour mieux persévérer dans son être, pour augmenter sa puissance d'exister. Or cette puissance culmine dans la vie selon la raison. Loin d'aliéner à l'Etat sa liberté de penser, de s'exprimer et d'enseigner ce qu'il pense, il souhaite les garantir en entrant en société. Ce qu'il transfère à la souveraine Puissance, c'est uniquement son droit d'*agir* de façon pour ainsi dire «privée».

C'est ainsi qu'à propos du «despotisme», le rationaliste Spinoza pose des questions qu'il juge rhétoriques: «A quelles promesses de récompense ou à quelles menaces de châtement pourrait-on avoir recours, en effet, pour amener un homme à adopter par exemple ces croyances: le tout est plus grand que la partie, Dieu n'existe pas, un corps que l'on voit de dimensions finies est l'être infini (ou n'importe quelle autre croyance, enfin, contraire à l'expérience et à la réflexion)?»<sup>13</sup> Autrement dit: une autorité quelle qu'elle soit peut-elle

<sup>11</sup> TTP, Pl., p. 842. VI., I, p. 564.

<sup>12</sup> TP, Pl., p. 939.

<sup>13</sup> TP, Pl., p. 938.

amener un homme à croire ce qu'il sait pertinemment être faux ? A penser contre la pensée ? A ne plus se fier à sa raison ni à son expérience ? Sûrement pas : Spinoza est persuadé qu'«aucun homme ne saurait renoncer à l'exercice de son jugement (*judicandi facultate nemo cedere potest*)»<sup>14</sup>.

Attenter à la nature humaine et à la liberté de l'esprit reviendrait à nier le but même de l'état de société. Le totalitarisme ne saurait être qu'une fiction, parce qu'il s'oppose diamétralement à ce but, lequel «n'est pas la domination, ni la répression des hommes, ni leur soumission au joug d'un autre. Ce à quoi l'on a visé par un tel système [l'état civil, J.-D.R.], c'est à libérer l'individu de la crainte – de sorte que chacun vive, autant que possible, en sécurité ; en d'autres termes conserve au plus haut point son droit naturel de vivre et d'accomplir une action sans nuire à soi-même, ni à autrui (*hoc est, ut jus suum naturale, ad existendum et operandum absque suo et alterius damno, optime retineat*)»<sup>15</sup>.

Spinoza en est si convaincu qu'il ne redoute même pas quelque chose comme une «dérive» totalitaire : que la fiction monstrueuse parvienne à se réaliser à la faveur du dérapage catastrophique d'une société en proie à des troubles sévères, comme on l'a vu en Allemagne. Le totalitarisme ne se conçoit ni comme forme transitoire de l'Etat militant, celui qui exerce une dictature de classe ou de race jusqu'à élimination de l'adversaire, moins encore comme forme définitive de l'Etat triomphant. Ce conservateur réformiste ne craint que la «révolution» : parce qu'elle équivaldrait à une rechute dans la guerre de tous contre tous.

Modifier la nature humaine et manipuler la pensée : cette double impossibilité fait que : «... jamais une souveraine Puissance n'aura le pouvoir d'exécuter rigoureusement tout ce qu'elle souhaiterait. [...] Il faut donc admettre que tout individu réserve son indépendance en de nombreux domaines d'activité – qui, dès lors, ne dépendent plus du vouloir d'un autre, mais du sien seul.»<sup>16</sup> La nature humaine et la liberté intellectuelle qu'elle exige garantissent l'existence de ce que Isaiah Berlin appelle une liberté «négative», autrement dit une sphère privée où l'Etat n'a aucun droit d'ingérence. Le totalitarisme donne d'autres réponses aux questions de Spinoza :

Oui, l'homme peut être amené à juger contre son propre jugement, à penser l'impensable, à croire l'incroyable. Oui, ses sentiments peuvent être téléguidés ; on peut le conduire à aimer ce qui est détestable. Osons seulement engager les moyens adéquats ! En résumé :

<sup>14</sup> VI, I, p. 603.

<sup>15</sup> TTP, Pl., p. 899. VI, I, p. 604.

<sup>16</sup> TTP, Pl., p. 842-843.



Manipulation 2 : *Comment peut-on obtenir :*

- que chacun se trouve dans la nécessité de transférer à la Summa Potestas toute sa puissance propre et tout son droit ;
- que cette souveraine Puissance ait le pouvoir d'exécuter rigoureusement tout ce qu'elle souhaiterait ;

Réponse : *il faut et il suffit :*

- d'obtenir qu'aucun individu ne réserve son indépendance en aucun domaine d'activité ;
- qu'il ne dépende plus de son propre vouloir, mais du vouloir d'un autre ;
- que ce ne soit pas seulement son obéissance qui compte, mais aussi et surtout le motif de son obéissance ;
- que l'Autorité politique règne même sur les cœurs de ses sujets, et oriente exclusivement leurs amours, leurs haines, leurs mépris et tous leurs sentiments ;
- que ses sujets en viennent à exécuter ses ordres de l'élan le plus sincère ;
- qu'un acte, auquel jamais ni espoir de récompense ni menace de châtement ne saurait décider quelque individu que ce soit, puisse avec succès être ordonné ;
- que l'esprit même du sujet soit sous la dépendance de la souveraine Puissance ;
- qu'il renonce à l'exercice de son jugement ;
- en résumé : qu'il cesse d'être un homme.

##### 5. *Frapper l'homme au cœur : la contradiction affective*

La méthodologie totalitaire pour la manipulation de l'affectivité a été développée par les nazis dans les camps de concentration et par les communistes au Goulag<sup>17</sup>. A la surprise du lecteur contemporain, il s'agissait d'obtenir des détenus exactement ce que, dans ses exemples, Spinoza juge hors de portée du pire des despotes, parce qu'attentatoire à la nature humaine, à la liberté de la pensée et au but même de l'état de société : «[la souveraine Puissance, J.-D.R.] n'aurait aucune chance d'être obéie, si elle ordonnait à un sujet de détester son bienfaiteur, d'aimer l'auteur de sa souffrance, d'écouter sans en être offensé des injures, de ne pas chercher à se délivrer de la crainte, et ainsi de suite ; car les hommes, du seul fait des lois de leur nature, ressentent des tendances opposées à celles-là.»<sup>18</sup>

<sup>17</sup> Cf. B. BETTELHEIM, *Le cœur conscient*, Paris, Laffont, 1972 ; A. SOLJENITSYNE, *L'archipel du goulag*, Paris, Seuil, 1974/76.

<sup>18</sup> TTP, Pl., p. 842.

Mais le totalitarisme veut s'assurer sur les hommes un pouvoir absolu. Il doit donc précisément induire en eux des comportements contraires à leur nature. Comment? En les plaçant dans des situations telles qu'ils soient contraints de vivre en permanence dans cet état dont, depuis Socrate, chacun sait qu'il est le plus destructeur: la contradiction avec soi-même.

A l'étage des sentiments, la nature humaine se manifeste par une répugnance foncière à éprouver pour un seul et même objet des passions contraires: haine et amour, vénération et mépris, crainte et espoir. Mettons donc l'individu en situation de ressentir simultanément de telles passions ou, comme le dit Spinoza, amenons-le à «se comporter en ennemi de soi-même»<sup>19</sup> – nous détruirons ainsi sa nature d'homme, et nous le tiendrons. Alors qu'un régime politique «normal», fût-il le plus despotique, mise sur la constance de la nature humaine, exploite ses tendances profondes, le totalitarisme se fait fort de dénaturer l'homme.

Les œuvres de Bettelheim et de Soljenitsyne regorgent de sinistres exemples de ces «choses [...] qui suivent nécessairement de la nature humaine» et dont les nazis et les communistes ont testé la manipulation et la destruction. Soit, dans l'ordre des exemples mêmes de Spinoza:

– «Avoir en haine son bienfaiteur.» Un prisonnier refuse d'enterrer vif son compagnon; on ordonne alors au rescapé d'inverser les rôles. Haine terrible de celui-ci contre le camarade qui a refusé de le tuer; haine de soi-même, en plus, d'éprouver cette haine!

– «Aimer qui lui a fait du mal.» On sait que des scènes de deuil public accompagnent la mort des chefs totalitaires. Autre spectacle, plus tragique: au camp de Ravensbrück, une détenue communiste est chargée de «démasquer aux yeux des camarades», d'isoler et de persécuter d'autres détenues communistes, «réfugiées» d'abord chez Staline, envoyées par lui au goulag et finalement remises à Hitler. La pauvre persécutrice persécutée devient folle; elle hurle: «Staline, je t'aime!»<sup>20</sup>

– «Ne ressentir aucune offense des injures.» Par brimade, un S.S. ivre ordonne aux prisonniers de nettoyer l'intérieur de leurs sabots. Puis il oublie sa lubie. Quelques-uns s'obstinent à le faire: ils disent que le bourreau songeait à leur hygiène.

– «Ne pas désirer être affranchi de la crainte.» D'«anciens» prisonniers répugnent à travailler à l'extérieur du camp; ils ne s'imaginent même plus en

<sup>19</sup> TP, Pl., p. 947.

<sup>20</sup> M. BUBER-NEUMANN, *Milena*, Paris, Seuil, 1986, p. 229.

sortir; le danger de mort y est pourtant permanent. En résumé (il évoquera pour les connaisseurs les procès de Moscou):

Manipulation 3: *Le but du totalitarisme est d'obtenir cette catégorie d'actions inacceptables inspirant naturellement aux hommes une telle horreur, que le pire des maux leur serait encore préféré, à savoir qu'il devienne évident qu'un homme portera témoignage contre soi-même, qu'il s'infligera des tortures, qu'il assassinera son père et sa mère, qu'il renoncera à éviter un danger mortel.*

## 6. *Frapper l'homme à la tête: l'idéologie*

La liberté de la pensée est nécessaire pour persévérer dans l'être. C'est pourquoi, on l'a vu, *judicandi facultate nemo cedere potest*. Mais la domination de l'homme ne serait pas totale sans la soumission de l'esprit. Hitler croyait la chose possible: «la pensée [n'existe] qu'en vertu des ordres qu'on donne et qu'on reçoit.»<sup>21</sup> S'assurer cette domination, c'est précisément le rôle de l'idéologie, cette «pensée contre la pensée» (Claude Polin). Comment s'y prend-elle?

L'idéologie s'empare de l'esprit en brisant, ou plutôt en amenant ses victimes à briser activement en elles-mêmes, chacune pour son propre compte, cette dimension constitutive de la pensée qu'est l'*intentionnalité*. Penser, en effet, c'est se rapporter au monde «sur le mode» de la pensée, «de façon» pensante, ce qui implique que, dans cette relation, quelque chose est donné: un «objet», qu'il soit réel ou idéal, vers quoi l'esprit tend, qu'il «va chercher» et qui constitue comme le point focal de toutes ses visées.

Quelque chose d'essentiel pour notre propos repose sur ce rapport intentionnel au monde: la compréhension d'autrui. C'est parce que ma vision du monde et la sienne sont des visions certes différentes, mais des visions du *même* monde, que nous pouvons communiquer. Si toutes les substances doivent avoir «une harmonie et liaison entre elles», écrit Leibniz, il faut qu'elles expriment «en elles le même univers»<sup>22</sup>. Il n'y a d'accord possible que sur quelque chose, à propos de quelque chose, dans un monde commun, sans quoi l'«entente» menace de n'être qu'une illusion à plusieurs, une fantasmagorie de groupe où chacun se retrouve d'autant plus seul qu'il ressemble davantage aux autres.

Tel est le sort des esprits saisis par l'idéologie totalitaire: une fois l'intentionnalité brouillée ou rompue, le monde commun évanoui, je ne pense rien en pensant, sinon ce qu'on m'ordonne ou ce à quoi mon voisin m'incite.

<sup>21</sup> Cité in H. ARENDT, *Le système totalitaire*, Paris, Seuil, p. 49.

<sup>22</sup> G. W. LEIBNIZ, *Lettre à Arnauld* du 9 octobre 1687, Paris, Agora, p. 276.

L'univers «normal» fait place au *multivers* totalitaire ; il n'y a plus rien à voir ni à comprendre. On ne peut désormais que s'identifier, s'aligner, faire comme les autres pour «évoquer» en soi les mêmes «idées» qu'eux. L'idéologie, c'est la pensée *gleichgeschaltet*. On pense comme on marche au pas.

Ce court-circuitage de l'intentionnalité, l'idéologie totalitaire le perpètre par de multiples moyens :

– *Le brouillage des concepts : race et classe*. Dans le but de sidérer l'esprit pour mieux le dominer, l'idéologie mélange à dessein et systématiquement le sens objectif des concepts et leur sens «mythologique» (Roland Barthes). C'est le cas de la notion de «race» chez les nazis et de celle de «classe» chez les communistes. Ces notions recouvrent à la fois des réalités et des fantasmes, des données et des objectifs, des faits et des valeurs. «Je sais parfaitement bien, déclarait Hitler à Hermann Rauschning en 1933, qu'au sens scientifique, il n'y a rien de tel que la race. Mais [...] comme politicien, j'ai besoin d'un concept qui permette d'abolir l'ordre qui a existé jusqu'ici sur une base historique, d'imposer un ordre entièrement nouveau et anti-historique et de lui donner une base intellectuelle.»<sup>23</sup>

Quant à Lénine, nul n'ignore qu'il ne ménageait pas ses sarcasmes au prolétariat réel. La Russie, ce n'était selon lui qu'«un Etat politiquement asservi, dans lequel 999/1000 de la population sont pervertis jusqu'à la moelle des os par le larbinisme politique ...»<sup>24</sup>. C'est pourquoi on ne saurait miser sur cette plèbe toujours tentée par le plus plat «économisme» : le «prolétariat» célébré dans la doctrine, ce n'est pas ça du tout, mais il faut un prolétariat idéal, à créer de toutes pièces. Dans cette tâche, les salariés de la grande industrie sont un obstacle autant qu'un organe et une matière première. Ils sont intimement corrompus jusque dans leur spontanéité, cette spontanéité qu'il s'agit précisément de «se soumettre». Il faut que le prolétaire naisse de nouveau, ce que seul le Prométhée bolchevik peut accomplir. C'est ainsi que «le révolutionnaire russe, guidé par une théorie vraiment révolutionnaire, prenant appui sur une masse vraiment révolutionnaire qui s'éveille spontanément à l'action, peut enfin – enfin ! – se redresser de toute sa taille et déployer toutes ses forces de géant.» Mais qu'est-ce que cette «masse vraiment révolutionnaire» qui n'existe pas, qu'est-ce que cet «éveil spontané» d'une spontanéité qui doit être «soumise» à une «théorie»?<sup>25</sup> L'esprit y perd le nord, et c'est exactement le but visé.

<sup>23</sup> Cité in A. BULLOCK, *Hitler. A Study in Tyranny*, New York, Penguin, 1984, p. 400.

<sup>24</sup> LÉNINE, *op. cit.*, tome V, p. 373.

<sup>25</sup> LÉNINE, *op. cit.*, tome V, p. 459 et 393.

– *L'humour noir concentrationnaire* : «Arbeit macht frei» pour les déportés d'Auschwitz; «les Solovki aux ouvriers et aux paysans» pour les *zeks* débarqués au-delà du cercle polaire et sommés de construire «la cité du socialisme» en commençant par les barbelés et les miradors; «votre avenir sera vraiment brillant» pour les victimes des camps de Mao<sup>26</sup>. Le réel, disent ces messages paradoxaux, ce n'est ni ce que vous voyez, ni ce que vous pensez, ni ce que vous souffrez. Le réel, c'est ce que nous serons assez puissants pour vous faire voir, penser et souffrir.

– *La perversion des jugements*, avec ordre de traduction «spontanée» des pseudo-constats en impératifs catégoriques. Cette traduction simultanée est appelée à devenir une seconde nature chez les victimes du totalitarisme. Quand Marx et Engels écrivent dans le *Manifeste* : «Les idées dominantes d'une époque n'ont jamais été que les idées de la classe dominante»<sup>27</sup>, l'initié, le membre des couches profondes de l'«oignon» totalitaire (H. Arendt), celui-là saisit d'un seul coup le «vrai» sens que cette déclaration *doit* avoir pour lui, et c'est un sens programmatique : «Faisons en sorte que les idées dominantes, etc. ...»

– *Le décodage démultiplié des messages* en fonction du degré d'initiation du récepteur aux arcanes du mouvement. En novembre 1937, Hitler affirmait devant Neurath, Fritsch, Ræder et Göring qu'il avait besoin d'un espace «dépeuplé» et rejetait l'idée de «subjuguer des peuples étrangers». Comment interpréter ces déclarations? De nombreuses façons, assurément. Mais «que cela mènerait automatiquement à une politique d'extermination desdits peuples, c'est ce dont, évidemment, aucun de ses auditeurs ne s'avisa»<sup>28</sup>. On peut s'exercer à ces traductions à tiroirs sur la déclaration de Hitler citée plus haut (p. 128, note 3) : presque tous les mots de ce charabia typiquement totalitaire s'y prêtent : «centralisation», «gouvernement», «constitution», «hiérarchique», «mécaniquement»; il n'y a guère que l'expression «sans précédent» qui soit sans ambiguïté.

– *L'inversion de la relation du modèle au réel* : les élucubrations des idéologues doivent être perçues comme plus réelles que le réel lui-même, à l'exemple de la «classe» de Lénine et de la «race» de Hitler. «L'éducation communiste ne consiste pas à persuader les sujets de *vouloir* le socialisme, mais de le *voir*.»<sup>29</sup>

<sup>26</sup> F. THOM, *La langue de bois*, Paris, Juillard, 1987, p. 119.

<sup>27</sup> MARX et ENGELS, *Œuvres choisies*, Moscou, éd. du Progrès, 1955, vol. 1, p. 41.

<sup>28</sup> H. ARENDT, *op. cit.*, p. 284.

<sup>29</sup> A. BESANÇON, *Les origines intellectuelles du léninisme*, Paris, Calmann-Lévy, 1977, p. 350; italiques de l'auteur.



– *Les ordres flous* laissant à l'exécutant l'initiative et au besoin la responsabilité de leur interprétation. En 1918, après la révolte des S.R. d'Elets contre la mainmise des bolcheviks sur les organes du pouvoir, Lénine câblait : «Il est évident que nous ne pouvons pas vous donner l'autorisation écrite d'arrêter les Sociaux-Révolutionnaires, mais si vous les chassez de tous les organes des Soviets, si vous les arrêtez [...], nous, au centre, ne pourrions que vous en féliciter.»<sup>30</sup>

– *Les injonctions intégrales*, portant non seulement sur les «posés»<sup>31</sup> des affirmations, mais aussi sur leurs «présupposés». Condamner un dirigeant du parti aux Procès de Moscou, c'était non seulement le punir pour avoir trahi, mais lui ordonner de cesser d'avoir été un traître, et même lui enjoindre de cesser à tout jamais d'avoir été.

Tous ces traquenards, et bien d'autres, concourent au même but avec la même efficacité : amener, comme dit Spinoza, «l'esprit humain à tomber sous l'absolue dépendance» du Grand Frère ou du Petit Père, parachever la domination de l'homme en s'emparant de sa tête.

## 7. Domination totale et violence

De façon indirecte encore, Spinoza évoque pour finir ce qui est à la fois le problème et l'idéal du totalitarisme, et qu'on appelle aussi le «dépérissement de l'Etat» : les hommes peuvent-ils se dessaisir de leur droit et transférer leur puissance, «au point qu'ils ne restent plus du tout redoutables aux personnes mêmes ayant fait l'acquisition de ce droit et de cette puissance» ?<sup>32</sup>

L'enjeu du débat tient en deux questions : 1) Est-il possible d'obtenir une telle docilité, et 2) si oui, par quels moyens ?

Les réponses de Spinoza à la première question paraissent contradictoires. D'une part, en effet, il juge impossible une extinction de la violence répressive : «Supposons que des hommes pussent être dépouillés de leur droit, au point de ne plus disposer d'aucun pouvoir sans l'assentiment des personnes détenant le droit suprême, avec quelle violence celles-ci ne régneraient-elles pas sur les sujets ! (*tum profecto impune violentissime in subditos regnare liceret*).»<sup>33</sup> Le totalitarisme ne s'établirait qu'au prix d'une «violentissime» violence.

<sup>30</sup> Cité in L. SCHAPIRO, *Les origines de l'absolutisme communiste*, Paris, Albatros, 1986, p. 114.

<sup>31</sup> O. DUCROT, *Dire et ne pas dire*, Paris, Hermann, 1972<sup>2</sup>.

<sup>32</sup> TP, Pl., p. 842-843.

<sup>33</sup> TP, p. 843 et VI, I, p. 564.



Mais l'auteur des *Traité*s formule tout de même une autre hypothèse : «s'il était aussi facile de commander aux esprits qu'aux langues, aucun gouvernement ne se trouverait jamais en péril et aucune autorité n'aurait besoin de s'exercer par des moyens violents. Car les sujets orienteraient tous leur vie selon le bon plaisir des gouvernants et nul ne porterait jamais de jugement sur le vrai et le faux, ni sur le juste et l'injuste (*nam unusquisque ex imperantium ingenio viveret, et ex solo eorum decreto, quid verum vel falsum, bonum vel malum, aequum vel iniquum esset, judicaret* ).»<sup>34</sup>

Pour Spinoza, la contradiction n'existe pas : si, selon la conviction de Hitler, l'esprit obéissait aux ordres, «aucune autorité n'aurait besoin de s'exercer par des moyens violents.» Mais comme ce n'est pas le cas, «... une Autorité politique qui prétend s'exercer jusque sur les esprits est qualifiée de violente (*Hinc ergo sit, ut illud imperium violentum habeatur, quod in animos est*).»<sup>35</sup> C'est que les sujets-moutons ou les sujets-robots envisagés dans cette hypothèse ne sauraient exister. Pour les produire, il faudrait en effet exercer une telle violence que, de ce fait même, l'entreprise s'avère impossible.

Nous savons maintenant ce qu'elle viserait, cette impensable «violentissime» violence : précisément la destruction de la nature humaine. Selon Hannah Arendt, la «sinistre leçon» du totalitarisme est d'avoir révélé cette incroyable vérité : il y a pire, ô combien ! que la pire des violences connues, tuer un homme. C'est d'en faire autre chose qu'un homme. Spinoza ne pouvait certes pas savoir que cela est possible.

La réponse à la seconde question coule de source : l'expérience des camps, et celle des Etats totalitaires, où les moyens de domination affective et intellectuelle rappelés ci-dessus ont été développés, cette expérience montre qu'il est possible de pervertir la nature humaine pour autant que chacun devienne lui-même son propre *kapo*, que la fonction policière se dilue dans le peuple, «pénètre les masses». Comme la répression est dès lors assumée par tous contre tous, et d'abord par chacun contre soi-même, et que l'individu est mis en situation de travailler activement à sa propre destruction intellectuelle, émotionnelle et sensorielle autant qu'à celle des autres, la violence extérieure, celle qui sévit de haut en bas, devient sans objet. Il n'est plus nécessaire d'entretenir un organe répressif spécialisé ; l'Etat «dépérit».

Le totalitarisme est-il finalement réalisable, ou bien faut-il se ranger à l'opinion de Spinoza, qui le juge impraticable parce que foncièrement attentatoire à la nature humaine ? L'expérience du XX<sup>e</sup> siècle ne suggère pas de réponse catégorique. Paraphrasant A. Lincoln, on serait tenté de dire qu'il semble possible de dominer totalement une partie des hommes une partie du

<sup>34</sup> TTP, Pl., p. 896 et VI, I, p. 602.

<sup>35</sup> TTP, Pl., p. 897 et VI, I, p. 602.

temps, mais non tout l'homme, tous les hommes et tout le temps. Le stalinisme n'aura pas duré des siècles, le nazisme encore moins. Ni l'un ni l'autre ne s'est étendu à la planète entière, et cela parce qu'ils ont suscité des résistances à la mesure de leur démesure.

Dans les camps de concentration cependant, comme au goulag, l'expérimentation d'un totalitarisme de laboratoire paraît apporter de l'eau au moulin de l'auteur de l'*Ethique*. A en croire Bettelheim, en effet, chez les *Muselmänner*, ces prisonniers parfaitement «adaptés» aux exigences des S.S., «tous les processus psychologiques normaux sont remplacés par une action imposée du dehors sans réponse intérieure personnelle»; chez ces hommes totalement dominés, la situation d'absolue dépendance «aboutit d'abord à l'effacement des réponses, puis à l'effacement de la perception.»<sup>36</sup> Et l'auteur du *Cœur conscient* de conclure : «Mais alors, la mort ne tarde pas à suivre.» Comme si, effectivement, la domination totale était incompatible avec la persévérance dans l'être.

<sup>36</sup> B. BETTELHEIM, *op. cit.*, p. 211.